

Carlo Levi

**Les mots  
sont des pierres**

**Voyages en Sicile**

Traduit de l'italien  
par Laura Brignon

**NOUS**  
MMXVIII



## I

Quand l'automobile du maire de New York, une belle Pontiac grise prêtée pour l'occasion, s'arrêta à l'entrée du village d'Isnello et que M. Impellitteri et sa femme en furent descendus dans le vacarme des applaudissements et de la fanfare municipale, dans le désordre de gendarmes, motocyclistes de la suite, journalistes, photographes, curieux, innombrables cousins, parents au second degré, bourgeois, paysans, bergers, femmes, dans le désordre, en somme, des quatre mille habitants d'Isnello qui l'attendaient, les gamins du village se pressèrent autour d'elle, s'appelant l'un l'autre à grands cris, se poussant, se bousculant, jouant des coudes pour la toucher. « Il faut qu'on touche la voiture », criaient-ils, s'exhortant réciproquement avec le visage sérieux de ceux qui font quelque chose d'important. « Il faut qu'on touche la voiture, *comme ça on ira en Amérique.* »

L'automobile était à peine arrivée, et c'était déjà une relique, un objet saint, miraculeux, qui à son seul toucher avait le pouvoir d'assurer à ces enfants absorbés dans ce rituel inusité le véritable paradis, le Paradis américain. La voiture resta garée là toute la journée. Des milliers de mains d'enfants la touchèrent avec révérence, des milliers de grands yeux noirs la contemplèrent avec passion et espoir. Sur la première maison du village, juste au-dessus de l'automobile, on lisait, écrite en grands caractères que le temps n'avait pas effacés, une de ces maximes signées d'un grand *M* dont Mussolini avait couvert tous les murs d'Italie : *Les peuples aux berceaux vides n'ont pas droit à l'Empire*. Les berceaux d'Isnello ne sont pas vides, tant s'en faut : ses rues fourmillent de gamins ; mais l'Empire n'est (et n'a toujours été) qu'un désir de fuite confié à une espérance magique, à un rite propitiatoire enfantin.

Ainsi, dès le premier instant, le voyage de M. Impellitteri fut pour les paysans d'Isnello une aventure fabuleuse, un événement mythologique. Je ne sais pas si M. Impellitteri s'en est rendu compte. Je ne crois pas : physiquement parlant, il est trop proche de ce monde-là pour s'apercevoir de sa nature. J'ignore, et je ne les lui ai pas demandées, les raisons qui l'ont poussé à entreprendre

ce voyage en Italie (et en Palestine) : simple plaisir de visiter des pays, désir de consolider l'amitié entre l'Italie et l'Amérique, recherche de popularité et volonté de plaire à ses électeurs, intérêt sentimental pour le lieu de sa naissance, envie de le montrer à sa femme, hommage au souvenir de ses parents ou bien tout cela à la fois. S'il était né dans une grande ville, une bourgade ou un village moderne d'Italie du Nord, son voyage n'aurait pas débordé de la chronique politique ordinaire qui occupe fugacement les journaux ou de son caractère privé et sentimental, auquel il aurait été inutile et indiscret de nous mêler. Mais, pour les habitants d'Isnello, ce voyage est devenu une légende et il le restera, sans que cela ait été voulu ni prévu : la légende de la naissance et de la Fortune, la légende de l'Amérique, de l'autre face du monde. Bien entendu (preuve d'habileté ou d'innocence, je ne sais pas), M. Impellitteri a fait tout le nécessaire pour l'apparition de cette légende : de ce point de vue, il s'est parfaitement comporté. D'ailleurs, il n'est pas le seul, tout le monde s'est parfaitement comporté : les paysans, les nobles, les autorités, les députés démocrates-chrétiens, les communistes, les prêtres, la famille et même les chèvres, les ânes et les chiens, et même les mouches. Car tout s'est passé à Isnello, dans un des

milliers de villages d'une terre antique et sincère où tout devient vrai, même la venue des hommes politiques.

À vrai dire, tout avait commencé de la façon la plus conventionnelle qui soit. Depuis plusieurs jours déjà, journalistes américains et italiens, photographes et autorités avaient pris d'assaut tous les moyens de transport allant de Rome à Palerme. Les avions, les wagons-lits et même le vieux bateau qui relie, la nuit, Naples à la Conca d'Oro, affichaient complet car non seulement le maire de New York se rendait en Sicile, mais aussi, en même temps, les candidates d'un concours de beauté dont la gagnante serait proclamée miss Europe. En l'absence de l'avion habituel, je me retrouvai à faire le trajet dans un avion affrété spécialement, où voyageait, justement, M. Impellitteri, accompagné de son aimable femme aux yeux pervenche, ainsi que quelques-unes des prétendues beautés européennes. Inutile de décrire M. Impellitteri, tout le monde le connaît. Quant aux miss, si j'en crois ce que certains disaient méchamment, c'étaient en partie de fausses miss, récupérées ici et là pour représenter les États les plus incongrus : la Bulgarie, la Principauté de Monaco, le Liechtenstein. Elles étaient assises dans un coin, leurs visages artificiels quelque peu effrayés. À l'arrivée à Palerme, d'autres photographes, d'autres

autorités, d'autres journalistes et la première ribambelle de cousins du maire : une grande quantité d'Impellitteri, de Fiorentino, de Vacca, de Cannici, venus des quatre coins de Sicile pour saluer leur illustre parent. De l'aéroport, nous fûmes tous conduits à un grand hôtel du début du siècle, mélange de style mauresque et d'Art nouveau, où attendaient d'autres photographes, d'autres journalistes, d'autres autorités, d'autres Impellitteri. Le maire fut aussitôt entraîné dans une farandole de réceptions officielles ; je fus retenu par quelques Impellitteri plus timides qui m'avaient pris pour un ami proche de leur célèbre parent et qui, cartes d'identité et papiers à l'appui, me demandaient de le leur présenter. L'un d'eux, père de jumeaux qui louchaient comme Roland le paladin, m'arrêta, me disant qu'il voulait me montrer l'arbre « gynécologique » de la famille. Je réussis difficilement à m'en libérer, remettant à plus tard mes travaux sur la généalogie des Impellitteri, et, une fois dans ma voiture, je m'enfuis vers Isnello.

Jusqu'à Termini Imerese, la route longe le plus beau littoral d'Italie. Entre les orangeries et les hauts roseaux scintille une mer splendide ; dans les potagers, des hommes et des femmes travaillent au soleil ; dans les petits fours artisanaux, des ouvriers pétrissent la terre

pour fabriquer des tuiles; par les rues passent des myriades de charrettes peintes, colorées et représentant les histoires des paladins, émigration perpétuelle d'un peuple qui ne tient pas en place. Mais, quelques kilomètres après Termini Imerese, la route bifurque vers la montagne. Le paysage change soudainement, on s'enfonce dans les interminables landes désertes des latifundia<sup>1</sup>. Ce sont les terres des princes et des barons, du prince de Gangi, du marquis de Santa Colomba. Au fur et à mesure que l'on gagne en altitude, sur cette route du circuit des Madonies où les nobles siciliens aiment se tuer dans les courses automobiles, la nature prend l'aspect sérieux, solennel et désolé de l'Italie intérieure, de l'Italie des paysans. À Collesano, une bande de gamins nous attend sur la place et Armando, le fou du village, un homme d'âge avancé, nous accueille d'un « hourra » et se couche à terre devant nous, sous le regard bienveillant du maréchal des carabinieri. Après Collesano, on plonge dans des gorges montagneuses entre les hautes parois des Madonies et on monte jusqu'à ce que, à un tournant, le village d'Isnello apparaisse au loin. Un troupeau de brebis, le berger et ses chiens encombrant la route. Une vieille femme passe, un fagot sur la tête. D'innombrables mouches sont posées sur le voile noir

qui couvre son visage, sur son dos, sur ses jupes, se faisant ainsi transporter, immobiles et tranquilles. En regardant le village de là-haut, les images familières d'un hameau de Lucanie me revenaient à l'esprit. Isnello lui ressemble, quoiqu'il soit plus grand, moins pauvre et plus propre. C'est un village de bergers, de paysans, de minuscules propriétaires d'une terre morcelée en fractions microscopiques, d'artisans dont le savoir-faire est désormais condamné à la décadence, mais qui se souviennent de la belle époque où l'on faisait de splendides dentelles, fondait des cloches, tannait des peaux et soufflait le verre. Aujourd'hui encore, le village est divisé en trois parties appelées Verrerie, Fonderie et Tannerie.

Ce bourg (ainsi que tous les autres) n'a eu jusqu'à présent qu'une histoire préhistorique. Le temps y est passé sans autre changement que celui des seigneurs féodaux, sarrasins, aragonais, bourbons, princes de Santa Colomba et comtes d'Isnello : mais ce bourg est (comme les autres) très ancien et, de fait, empreint d'une profonde noblesse. Au siècle dernier, les prêtres humanistes qui y ont habité, don Carmelo Virga ou don Cristoforo Grisanti, ont écrit des volumes savants sur l'histoire de ce village dépourvu d'histoire, débattant sur ses origines pélasgiques ou sicanes, sur l'étymologie

syriaque ou orientale de son nom, sur le passage de quelque prince et sur ses traditions immuables. Quel prêtre ajoutera à ces volumes un dernier chapitre érudit sur les événements de demain ?

Le village était déjà envahi par des journalistes américains qui allaient de porte en porte, interrogeant les habitants avec une passion obsessionnelle pour les informations les plus futiles. Ils voulaient connaître le nom et le prénom de tous, leur âge, leur travail, leur salaire, les membres de leur famille, et, bien sûr, leur degré de parenté avec M. Impellitteri. C'était une espèce de grand procès auquel les paysans se soumettaient avec une gentillesse polie et résignée. Les carnets des reporters se remplissaient de nouvelles inutiles tandis que le crieur du village soufflait dans son clairon et proclamait son annonce à tous les coins de rue : « Demain, le maire de New York arrive ; tous les animaux : ânes, chèvres, brebis, cochons devront être enfermés dans les maisons et ne devront pas circuler sur la voie publique. » Le garde et l'employé municipal se déplaçaient avec un tas de vieux drapeaux fanés pour en orner fenêtres et balcons : c'étaient les quatre-vingts fanions de la fête de saint Nicolas de Bari, protecteur d'Isnello. Les cousines du maire décoraient les portes de leurs maisons

avec de simples festons de feuilles. Près de l'entrée du village, des manœuvres comblaient à toute hâte les trous de la chaussée et un jeune homme lustrait une de ces nombreuses petites madones qui, çà et là, surgissent dans des édicules. Balais en main, le balayeur municipal et ses quatre assistants improvisés s'employaient à un travail sans fin, car les animaux n'étaient pas encore enfermés et il faudrait recommencer le lendemain à l'aube. La fanfare municipale répétait devant l'église. Mais tout était tranquille, dénué d'excitation : c'était un jour de travail comme les autres, le village était à demi désert. Les modestes préparatifs étaient faits avec calme, presque avec indifférence. Des hommes qui ressemblaient extraordinairement à M. Impellitteri passaient dans la rue, ils avaient le même visage allongé et sombre, les mêmes yeux noirs, le même nez droit et, pourtant, *ils n'étaient pas de sa famille*. Par contre, un homme grand et vêtu de noir, qui louchait lui aussi comme Roland le paladin, vint à ma rencontre et me montra sa carte d'identité : c'était un cousin venu d'un village lointain, de l'autre bout de la Sicile.

Les « Américains », les habitants d'Isnello qui avaient vécu en Amérique et étaient revenus dans leur village, se promenaient sur la place avec leurs casquettes,

leurs habits du dimanche et leurs chaînes en or, attendant le plus grand des « Américains », un Américain qui, lui, ne resterait pas. L'un d'eux, longtemps sergent dans l'armée fédérale, me parla longuement des besoins du village, du glissement de terrain qui avait englouti les quarante millions réservés à la construction de l'école, de l'argent dépensé à mauvais escient, de l'espoir en des millions de dollars qui tomberaient du ciel grâce à la venue du maire. Mais il ne semblait pas que tout cela émût profondément les paysans et les bergers d'Isnello. Les préparatifs ne différaient pas de ceux d'une fête classique en l'honneur d'un saint ou pour le passage d'un évêque ou d'un préfet. Quelque chose d'autre les émouvait, quelque chose de plus secret, qu'ils taisaient, car leur retenue est à la hauteur de leur amabilité. Il y avait du mystère chez cet Impellitteri que l'on attendait, que personne ne connaissait parce que c'était un enfant d'un an quand on l'avait emporté cinquante ans auparavant, et qui revenait à présent d'Amérique, auréolé de gloire comme un saint du paradis; bien que personne ne le connût, c'était un des leurs. Comme celle d'Homère ou de Christophe Colomb (ou, mieux, du Christ), sa naissance était mystérieuse et sa réapparition, son épiphanie prochaine, miraculeuse.

Comme pour les grands hommes de l'Antiquité ou, mieux, pour le Christ, un épais nuage de légendes plane sur son lieu de naissance. Selon les documents, il a vu le jour dans une rue autrefois appelée Figurella et appelée aujourd'hui Cristoforo Grisanti, folkloriste (tel que c'est écrit sur la plaque, avec une faute d'orthographe vénielle), juste au coin d'une ruelle très étroite nommée, pour des raisons profondes et évidentes, vicolo Bethléem, mais on ignore s'il est né au numéro 70 ou 67. Sur le seuil du 67, l'épouse du balayeur m'accueille, c'est une petite femme à la peau brune, encore jeune, aux yeux vifs et aux traits fins, frémissant d'une passion cachée, d'un fanatisme secret, et entourée d'une quantité d'enfants. Elle me dit : « On voudrait qu'il soit né en face, au numéro 70, mais c'est *ici* qu'il est né. Ça a été sa seule maison, c'est certain, aussi vrai qu'un sacrement. C'est ici qu'il est né, dans cette maison, dans une chambre avec de la paille et du foin, comme le petit Jésus. Moi, je suis ignorante, je suis tombée de la dernière pluie, mais *c'est ce que disent les anciens*. Sa naissance, c'était ici, moi je suis ignorante, ça ne m'intéresse pas, pauvre de moi. Bien sûr, c'est un honneur, un grand honneur ; mais je suis tombée de la dernière pluie, je suis locataire, je suis ignorante. C'est ce que disent les anciens, qu'il est né ici, au 67.

Maintenant, on prétend qu'il est né au 70, il y a des disputes, parce qu'on croit qu'il va donner des richesses. Il y a des jaloux. Moi, je ne demande rien, le travail de mon mari, le balayeur, me suffit pour manger. Mais vous voyez, s'ils pouvaient au moins paver la rue devant le 67, ils ne l'ont pas fait à cause de la jalousie. C'est comme les partis, vous savez comment ça marche : tous les mêmes. Il y en a un démocrate, l'autre communiste, un autre socialiste, et d'autres encore, c'est de là que vient l'hypocrisie. Demain, quand il viendra, je voudrais qu'il n'aille ni ici ni là, nulle part : mais je suis ignorante, je suis tombée de la dernière pluie. Bien sûr, c'est un honneur, c'est un très grand honneur, mais rien de plus. »

Devant le numéro 70, une femme barbue essayait de cacher son visage dans un châle noir. Il y avait aussi deux nonagénaires, et d'autres femmes, des paysans et des enfants. Ils disposaient de documents historiques plus fournis. Une vieille aux yeux bleu clair, avec une grosse verrue à la racine du nez, affirmait se souvenir parfaitement du père d'Impellitteri, qui, affirmait-elle, mettait son étal de cordonnier sur ce même seuil ; quand il faisait beau, il le sortait et, quand il pleuvait, il le rentrait. Et elle se souvenait de quand il était parti en Amérique « pour trouver un bout de pain ». Son fils

à elle aussi était en Amérique, à « Skéniky » (Schenectady), et elle me montrait les photographies de son fils accompagné de sa femme et de sa famille américaine. Une autre vieille, fille d'un des témoins de la naissance, me confirma qu'il était né ici, au numéro 70. Elle rentra dans la maison pour chercher une preuve, un document indiscutable. C'était, dans un cadre en bois, une attestation d'inscription de Nicolina Di Maria, veuve Vincenzo, grand-mère du maire, à la Ligue eucharistique de 1897; les Impellitteri la lui avaient laissée en souvenir le jour où ils étaient partis en Amérique. Je lui demandai ce qu'elle avait donné en échange à ces antiques émigrants. Elle hésita un peu à me répondre, comme si elle avait honte, puis me dit : « Je leur ai donné du fromage pour la traversée : ils étaient pauvres, ils n'avaient pas d'argent. »

Un journaliste américain moustachu arriva; il nous interrompit pour noter sur son calepin, comme un juge d'instruction, le nom de tout le monde et demanda : « Qu'attendez-vous que le maire de New York fasse demain? – Qu'est-ce qu'il peut faire? On ne peut pas le dire, on est ignorants », répondirent-ils. Un vieillard dit : « Il manque tellement de choses, un hôpital, qu'il faut qu'on aille à Palerme ou à Cefalù; on avait un vieux

legs, il s'est évaporé ; il faudrait une école, un bâtiment pour la mairie et un cinématographe religieux » — (il n'y a pas de cinéma à Isnello, et le vieux aurait voulu qu'il soit religieux). Ils lui répondaient pour lui faire plaisir, mais on voyait qu'ils étaient dignes et fiers, et qu'au fond ils n'attendaient rien, ne demandaient ni n'espéraient rien, ni cadeaux ni dons, rien de concret, qui fût de cette terre. Ils attendaient seulement qu'il vînt, ils attendaient une apparition. Seul un enfant cria : « Des musiciens ! Des musiciens ! » Il rêvait qu'Impellit-teri donnât de l'argent pour une belle fanfare : les saints aiment la musique.

De même que le lieu, le jour de la naissance du maire est entouré de mystère. Il semblerait qu'Impellit-teri a toujours fêté son anniversaire le 4 février mais, dans les précieux documents que me montra le secrétaire de mairie, il est enregistré le 4 janvier 1900 à 7 heures 15, premier-né du siècle dans la commune d'Isnello. Le Siècle commence avec lui, mais est-il vraiment né au cours de ce siècle, ou dans quelque très lointaine Antiquité ? Les anciens contaient sa naissance et son retour, comme dit l'épouse du balayeur.

Dans cette ombre mythologique, et dans la nuit désormais tombée, je me hâtai en automobile sur la

longue route en direction de Palerme, parmi les lueurs des charrettes et les chants des charretiers. Dans le jardin de l'hôtel mauresque, grenouilles rosées sous la lumière des projecteurs, les sept pauvres miss défilaient à demi nues devant le maire de New York, sous les yeux affamés et voraces de la noblesse palermitaine.

Le lendemain matin, le soleil se leva éclatant et joyeux, un soleil de jour de fête; il était déjà haut dans le ciel quand je quittai mon lit car, avec une indifférence toute sarrasine, le portier du grand hôtel avait oublié de me réveiller; le cortège de M. Impellitteri était parti. Je dus le poursuivre, laissant derrière moi en un clin d'œil Ficarazzi, Ficarazzelli, Bagheria, Trabia et Termini Imerese, volant parmi des charrettes peintes dignes d'un invraisemblable film américain. Je le rejoignis enfin au passage à niveau au début de la côte, parce que le cortège, encadré par trois motocyclistes de la mairie de Palerme aux énormes casques blanc et noir, avançait lentement pour laisser aux Hôtes éminents le loisir de profiter du paysage; nous nous engageâmes ensemble dans les tournants de la montagne.

Si, la veille, Isnello était à demi désert comme tous les villages ruraux, aujourd'hui en revanche ses petites rues ne suffisaient pas à contenir la foule. Ils étaient tous là, paysans, bergers, artisans et femmes, derrière la fanfare et le drapeau aux couleurs du village, tassés et rangés, formant un mur de visages, comme dans une

représentation sacrée. Isnello est connu pour sa représentation populaire en plusieurs tableaux du drame de la Passion, nommée la *Casazza*, qui a lieu depuis des siècles pendant la Semaine sainte, les années où la récolte est bonne et l'argent plus abondant. Tous les paysans y jouent, ils font Jésus, Joseph, Marie, Hérode, Ponce Pilate, les soldats romains, les juifs et les apôtres. Aujourd'hui se déroulait la scène la plus extraordinaire de toutes les *Casazze*. Aujourd'hui aussi tous étaient acteurs, mais il y avait un véritable protagoniste : après la Fuite en Égypte cinquante ans auparavant, c'était l'entrée du Christ à Jérusalem.

Sous les banderoles de bienvenue écrites dans l'anglais douteux des « Américains » : « Welcome Impy », « Welcome in your nice country », sous les balcons bondés et les regards perçants des jeunes filles qui y étaient accoudées, sous la musique et les applaudissements, on parcourut la rue principale pour se rendre à l'église écouter la messe. Au tournant vers l'église, une centaine de femmes voilées de noir étaient alignées, une cloison de visages et d'yeux noirs, pétillants, devant une maison où il était écrit « Viandes », à côté de la pente escarpée et nue de la montagne. Une voix solitaire et très aiguë s'éleva du groupe silencieux : « Vincenzino ! Mon

trésor! Les femmes d'Isnello sont là! Regarde-nous, Vincenzino! » Elle portait le voile noir des paysannes et tendait les bras. Je la regardai et la reconnus : c'était une députée influente, un vaillant membre de notre gouvernement. M. Impellitteri se tourna ; son regard se posa, bienveillant, sur les femmes qui applaudissaient.

L'accès à l'église était rendu difficile par la foule. Il n'y avait aucun quadrupède dans la rue : ni ânes, ni chèvres, ni brebis, chassés par l'interdiction. Par contre, les mouches étaient là, les mouches patientes et paresseuses du début de l'automne, glorieuses championnes de nombreuses batailles, en essaims innombrables ; elles entrèrent avec nous dans la belle église du XV<sup>e</sup> siècle — une ancienne mosquée —, peut-être pour rendre elles aussi hommage au maire et à Dieu, volant par milliers dans l'air où résonnaient les notes de l'orgue et se posant, obstinées, sur les visages des fidèles, sur les autorités agenouillées, les journalistes américains, les appareils des photographes, les policiers, les motocyclistes avec leur casque, et même sur le beau visage prophétique et sur la grande barbe blanche d'un illustre moine d'Isnello, père Domenico, général des Capucins, défenseur du lien au tribunal de la sainte Rote, venu de Rome pour l'occasion. L'office était dit par un jeune

prêtre au cou taurin qui portait des lunettes noires et une étole verte, c'était lui aussi un cousin de M. Impellitteri. La messe fut longue et solennelle : au premier rang, le maire se signait en portant son pouce droit à la bouche, selon le vieil usage des femmes d'Isnello à l'approche des orages, pour conjurer les tempêtes.

Près de moi, il y avait un jeune homme avec une fine moustache noire que j'avais déjà rencontré à Palerme, à l'hôtel : c'était un policier de l'escorte de M. Impellitteri; il m'avait reconnu, j'ignore comment, et il me chuchota : « Dites-moi, vous qui êtes écrivain, comment fait-on pour publier un roman? Je voudrais en écrire un. J'ai été prisonnier pendant six ans, j'en ai vu, des choses. Mais comment fait-on pour être publié? À qui s'adresse-t-on? Moi, je n'en sais rien. Vous, vous devez le savoir. » Même lui, le policier, se sentait artiste. Alors que je lui expliquais à voix basse qu'il existe des éditeurs, nous fûmes interrompus par le cousin grand et maigre qui louchait, celui que j'avais vu la veille et qui venait de loin. Son visage était très triste. Il me dit : « Avec tous ces gens, je n'ose pas me présenter. Il ne m'a même pas vu. Il faut que tu lui dises que je suis ici! Je suis le seul véritable Impellitteri, les autres sont tous des Billitteri. Il faut que tu le lui dises! » Mais comment le lui

dire? La messe touchait à sa fin et, après la conclusion du prêtre (« Il y a cinquante ans, un enfant entra ici pour être régénéré dans les fonts baptismaux. Qui aurait imaginé que cinquante ans après il reviendrait en tant que maire de la plus grande ville du monde? C'est un miracle de la foi. Que cette foi resplendisse pour l'Église et les Peuples! »), tout le monde se dirigea vers la sortie.

Après la naissance à Dieu, la naissance au Monde; après la maison de Dieu, la maison de l'État : on allait à la mairie, à quelques mètres de là. Il fut difficile de l'atteindre, car la foule était plus dense encore : toute la rue fourmillait de visages béats. La mairie consiste en deux petites pièces au premier étage d'une vieille maison, auquel on accède par un escalier raide. Là, les précieux documents furent montrés : l'acte de naissance, la demande de visa pour émigrer faite par la mère du petit Vincenzino et signée d'une croix par sa main analphabète. Là, des souvenirs furent offerts à l'hôte : une grande photographie d'Isnello dans un cadre en argent, un roman d'amour écrit par une habitante d'Isnello, intitulé *Reviens pour eux!*, et, enfin, un coffret en argent rempli de terre d'Isnello, portant l'inscription : « Don de la mairie d'Isnello à son illustre enfant, Vincenzo Impelitteri. » Remettre la terre était un vieil usage féodal.

Dans un de ses ouvrages érudits, le prêtre Grisanti écrit, dans le chapitre intitulé « Souvenirs effrayants » : « Enfant, j'appris de la bouche d'octogénaires que, quand M. Le Patron (c'est comme ça qu'ils appelaient le comte d'Isnello) revenait à Isnello après une longue absence, la loi voulait que les magistrats de la commune se postassent à la porte principale du village (récemment abattue) pour l'accueillir et lui remettre une poignée de terre dans une tasse ainsi que les clés de la porte en signe de vassalité. » M. Impellitteri ne reçut pas les clés, elles n'existent plus, mais il reçut la terre, comme il se devait, car il entra dans son village non pas comme Comte ou Seigneur, mais, mieux encore, comme Maire d'Amérique, Roi des Cieux.

Depuis le balcon qui donnait sur la rue, les discours officiels commencèrent alors : celui du représentant de la région Sicile, celui du maire d'Isnello, et la réponse de M. Impy. Il serait trop facile d'ironiser sur ces interventions, et pour cela la plume de Gogol dans *Les Âmes mortes* serait inutile : il suffirait de reproduire ici, s'il existait, le compte-rendu sténographique sans l'altérer. Mais je ne le ferai pas, car ce ne serait pas juste. Malgré leur rhétorique empesée, ces discours étaient, à leur façon, parfaits. Le représentant du gouvernement

régional parla de l'orgueil de l'émigrant pauvre devenu célèbre « non pas grâce à une descendance magnanime, mais grâce aux deux lois de la Sicile : la loi de l'honneur et celle de l'amour ». Et il dit combien « la fierté personnelle de M. Impellitteri se diffuse et se décuple dans celle des quatre mille citoyens d'Isnello et, si vous me le permettez, des quatre millions de Siciliens. Tu as montré — ajouta-t-il — quel est le sens véritable de notre Empire et de la domination de notre population, le primat de sa civilisation. Toi, authentique Sicilien depuis le berceau, Sicilien de naissance, tu es l'un de ces admirables colons qui, sillonnant la mer que tu as aujourd'hui retraversée à vol d'aigle, ont construit l'Empire : l'Empire du Travail. Je dois te remercier, mon cher Vincenzo, au nom de nous tous, car nous tous ressentons le triomphe de notre race dans ta personne, et cela a eu lieu car la liberté et l'égalité existent à New York. » Etc.

Hormis l'Empire et le berceau (ce que j'avais vu sur le mur, signé M.), hormis la race, hormis toutes les catégories bourgeoises, l'orateur avait dit quelque chose de vrai : le village d'Isnello rendait hommage à lui-même ; chacun se reconnaissait en Impellitteri. Il était comme le Christ, un Dieu-Homme ; et c'était en raison de leur

nature humaine partagée, ou plutôt de leur nature sicilienne et isnelloise, que tous, seigneurs et hommes du peuple, l'honoraient et l'adoraient : c'était un homme comme les autres, un Sicilien comme les autres. Le maire d'Isnello, instituteur, dit les mêmes choses avec plus de simplicité, moins d'emphase : il se sentait collègue avec M. Impellitteri et donc plus proche, plus égal, plus orgueilleusement et naturellement heureux.

Je ne sais pas si M. Impellitteri est un bon orateur en anglais : en sicilien, il fut parfait. Il comprit que ses concitoyens se célébraient en lui et, en quelques mots, il posa tous les éléments nécessaires à la cristallisation d'un mythe, où le fils du cordonnier pouvait bien prendre la place du Fils du charpentier. Il commença par dire qu'il était « allègre » de revenir, en tant que maire de New York, dans la ville de sa « nativité ». En raison d'une lacune linguistique ou d'une intuition profonde, il ne cessa de dire « nativité » au lieu de « naissance » et, ainsi, il accepta sans s'en apercevoir l'univers de la légende et s'y plongea définitivement. Il parla alors de son « épouse », de son « papa et maman » ; il dit : « Je suis enfant d'un pauvre cordonnier qui partait d'Isnello avec moins de cinq sous dans la poche, avec six garçons et puis il a eu une fille : ici, ils étaient tous garçons et

en Amérique fille. Toujours grâce à la démocratie, ces bambins ici possible demain être le maire de Rome ou le chef d'Italie ou le maire de New York comme moi. C'est ça démocratie et liberté. Ici j'étais baptisé et aujourd'hui je suis le maire de la plus grande ville du monde. Vive la Sicile, vive l'Italie, vive les États-Unis d'Amérique ! »

Dans la rue, sous le balcon, sous le soleil et le vol des mouches, tous étaient heureux, tous étaient, à travers lui, au paradis terrestre. Ses mots avaient le même sens que ceux entendus mille fois : « Le royaume des cieux est ouvert à tous », mais le royaume des cieux était descendu sur ce balcon, il s'était incarné en l'un d'eux, il s'appelait l'Amérique.

Une fois l'Église et l'État honorés, il fallait à présent, pour achever le grand retour, se rendre sur le lieu de la Nativité. Il fut décidé (seul quelque futur évangile apocryphe soutiendra la thèse du numéro 67) qu'elle s'était déroulée au numéro 70, à l'angle du vicolo Bethléém; c'était vraiment une cabane, même s'il n'y avait ni âne, ni bœuf, ni mangeoire avec de la paille, mais seulement des mouches, éternelles, innombrables. Un Calabrais y habite, il gagne trois mille lires par an en faisant toutes sortes de travaux. On ne put entrer en nombre, car le sol, nous dit-on, était branlant et ne supporterait

pas le poids. Une pièce dépouillée, un plafond en bois, des images saintes épinglées aux murs, un lit pour tout meuble et, pour armoire, une branche où étaient suspendus les pauvres vêtements de la famille. Devant cette cabane, Rois mages et bergers s'arrêtèrent, en adoration.

Ici s'acheva, avec l'Adoration et la Nativité, la représentation sacrée où M. Impellitteri s'était vu attribuer le rôle de protagoniste. Du reste, aucune crucifixion, aucun Golgotha ne l'attendait; seulement un grand repas, qui n'était pas la Cène, mais un déjeuner organisé par les sœurs de l'orphelinat de Santa Maria et, après le repas, les visites à la famille; des moments où M. Impellitteri redeviendrait seulement M. Impellitteri. C'était la partie conventionnelle et privée de sa visite. Le soleil, qui avait jusque-là étincelé de joie, s'obscurcit et la première pluie d'automne tomba sans plus attendre.

Avant le déjeuner, les petites orphelines qui l'attendaient entonnèrent une chansonnette écrite pour l'occasion, et une fillette lui offrit des fleurs en disant :

« Je ne suis pas bien âgée  
Je ne sais pas trop parler  
mais je voudrais t'offrir  
un cadeau pour te faire plaisir. »

Là, redevenu homme, M. Impellitteri ne put résister plus longtemps à l'émotion et se mit à pleurer à chaudes larmes.

Le déjeuner nous attendait. Journalistes et policiers furent installés dans une pièce séparée; venus dans les dernières voitures du cortège, les Impellitteri de Palerme, que les Impellitteri d'Isnello ne connaissaient pas, furent laissés dehors; comme il n'y a ni hôtel ni restaurant à Isnello, les jumeaux qui louchaient et leur père durent se contenter de manger debout un peu de pain et de fromage. Nous, en revanche, nous mangeâmes fort bien, et finîmes le repas avec les desserts des sœurs, du nougat et des pâtisseries au miel et aux amandes préparés par sœur Maria Benigna, cousine de M. Impellitteri. À la fin, d'autres discours, dont un très éloquent prononcé par Mme Cingolani, la sous-secrétaire d'État qui avait crié « Vincenzino » le matin, et avait à présent abandonné le châle des paysannes pour une tenue plus ministérielle (« Il me semble, dit-elle dans un beau mouvement oratoire, que j'ai passé toute ma vie dans ce châle »), où elle fit l'éloge de Mme Impellitteri et conclut en essayant, selon la tradition de l'Église, de transformer les mythes spontanés en rituel ecclésiastique (« Cette journée restera dans le temps, vous serez

nos Protecteurs : notre Protecteur et notre Protectrice ») et de coller aux murs les images sacrées de saint Vincenzo et de sainte Elizabeth. Il fut alors annoncé que M. Impellitteri offrait un demi-million au couvent de sa cousine et un million et demi à la mairie, pour que, suivant le conseil du maire d'Isnello, on construisît des bains publics.

Transformés en simples saints tutélaires, les dieux devaient bien accomplir leur devoir de protecteurs et de philanthropes. Je ne pus toutefois m'empêcher d'admirer la divine inutilité de leur don. Qui donc prendra sa douche dans les bains publics d'Impy? Ils seront sans aucun doute un intouchable objet d'adoration.

Il pleuvait désormais à verse, une froide pluie d'automne, et les montagnes se couvraient de brume. Redevenu simple mortel, M. Impellitteri alla visiter une après l'autre les demeures de ses parents, en commençant par le couvent de sœur Maria Benigna. Les journalistes américains cherchaient en vain un téléphone, ils devaient urgemment téléphoner à New York, sans perdre une minute; ils me prièrent de les laisser partir avec mon automobile, je monterais à leur place dans l'une des voitures du cortège. Je me promenai dans le village sous la pluie et regardai, dans les ruelles, par les portes, où les

chèvres étaient cachées; je humai les odeurs familières de fumée et de bêtes; j'entrai dans les rares boutiques. Au bar, je rencontrai le chef des communistes d'Isnello, un médecin, membre du comité d'accueil, que j'avais vu au déjeuner à l'orphelinat. Lui aussi était content de la journée. Il me dit qu'au cours d'événements citoyens comme celui d'aujourd'hui, qui était un honneur pour tous, tout combat politique disparaissait. Il nourrissait quelques doutes au sujet des bains, mais cela ne l'empêchait pas de se sentir lui aussi touché par l'honneur dont ils bénéficiaient tous, d'être lui aussi un peu, un quatre millièmes, maire de New York.

La nuit était tombée et nous nous apprêtâmes à partir. Alors que je me dirigeais vers la voiture en attendant que M. Impellitteri sortît de chez son dernier cousin, un paysan couvert d'une vieille capote militaire s'approcha et me dit : « Je voudrais avoir un travail qui me fasse partir d'ici. N'importe quoi. Je me contenterais d'être porteur, gardien, n'importe quoi, pourvu que je parte de cet endroit. »

Enfin, nous nous en allâmes dans la nuit. Je me retrouvai dans la voiture de la mairie de Palerme, avec les autorités et autres seigneurs siciliens. En roulant parmi les étendues nocturnes des latifundia, nous

parlâmes de la mafia. Le plus important de mes compagnons de voyage, le maire adjoint de Palerme, je crois, me dit : « Vous croyez à ces histoires ? La mafia n'existe pas, c'est une légende. La mafia n'existe pas ; si elle existait, ce serait une bonne chose, je serais un mafioso moi aussi. » Nous avons atteint la côte. À Trabia, le cortège dut s'arrêter parce qu'une procession solennelle passait, encadrée par des flambeaux. Je sortis de la voiture pour regarder. De longues colonnes d'hommes défilaient sous les feux d'artifice : c'était la procession du très saint Crucifix. L'archevêque, qui avançait à pas très lents devant la grande croix, fut informé que M. Impellitteri se trouvait dans la voiture arrêtée. Il bondit de joie et d'émotion, ôta son chapeau en signe de respect et, abandonnant le Christ, il courut vers la Pontiac. Il s'adressa à M. Impellitteri en des termes révérencieux et le pria de saluer Mgr Spellmann de sa part. Il ajouta : « J'ai aussi un cousin à Chicago. Le connaissez-vous ? » M. Impellitteri ne le connaissait pas.

Le matin suivant de bonne heure, je dormais profondément dans ma chambre du grand hôtel mauresque lorsque je fus réveillé par de violents coups à la porte suivis du bruit de quelqu'un qui entrait. J'ouvris les yeux et, à la lueur de l'aurore, je distinguai à mon chevet un

homme de taille et d'âge moyens, trapu, aux yeux et à la peau sombres : « Je suis un Impellitteri! » C'était un cousin, un autre cousin : je le reconnus à ses yeux qui louchaient vaguement, comme ceux de Roland le paladin. Il voulait que je sois son intermédiaire pour le présenter à son cousin et lui parler de je ne sais quelle charcuterie lui appartenant, mais le sommeil m'empêchait de l'écouter. Je m'habillai à la hâte et m'enfuis. Je voulais me rendre à Lercara Friddi (le village de Lucky Luciano) pour voir les mines de soufre. J'allais y découvrir un tout autre visage du monde, celui des monstres féodaux, issus d'une époque reculée et incroyable, et pourtant toujours vivants, en plein combat féroce contre les maigres ouvriers de la mine de soufre. Un autre monde s'ouvrait, une autre Sicile dans la contemporanéité des temps. Impellitteri était parti.

Une autre automobile de location nous attendait dans le jardin de l'hôtel. Le chauffeur n'était pas le même qu'hier, vieil homme cérémonieux, compassé et aussi servile qu'un majordome, habitué à emmener en balade princes et Américains et à donner avec obligeance des réponses stéréotypées quelle que soit la question. Le chauffeur d'aujourd'hui, quant à lui, était un jeune homme blond, en tee-shirt, fier de sa vieille guimbarde et disposé à nous ouvrir son cœur avec une fraîcheur juvénile. J'avais un sympathique compagnon, M. B., photographe courageux armé de splendides appareils et engins, de filtres et téléobjectifs miraculeux; c'était un Piémontais blond et rose, robuste, calme, qui avait parcouru le monde et ne s'étonnait de rien. Il avait entendu parler de mon projet de visiter une mine de soufre et m'avait demandé s'il pouvait m'accompagner. Comme nous pensions avoir du temps devant nous (Lercara est à soixante-dix kilomètres à peine de Palerme) et qu'il voulait faire des photographies, nous décidâmes de profiter de la matinée pour explorer les alentours de Palerme avant de prendre la route de

Caltanissetta. Gianni, le chauffeur, qui nous écoutait, nous suggéra de nous rendre au mont Pellegrino, parce que ceux qui ne l'ont jamais vu n'ont jamais rien vu. Mais nous l'avions déjà vu : quelque temps auparavant, j'avais emprunté la longue route où passent les cueilleurs de figes de Barbarie, leur corbeille sur les épaules, jusqu'à la statue de sainte Rosalie, la Protectrice au cou interminable et à l'étrange visage de chèvre se découpant sur le ciel. J'avais vu par terre, à ses pieds, deux autres gigantesques têtes de marbre, consumées par le temps et couvertes d'inscriptions, de signatures au crayon ou gravées ; deux grandes têtes abandonnées. J'avais demandé d'où venaient ces fragments à un homme qui, ayant fini de goûter devant la statue, s'apprêtait à redescendre avec son fils. « Des têtes de sainte Rosalie que la foudre a fait tomber, m'avait-il répondu. Elles montrent que ça s'est passé comme ça. Elles sont tombées avec la foudre, et chaque fois une nouvelle tête lui a poussé, à sainte Rosalie. » Il avait ajouté, avec une prudence toute rationnelle : « Un morceau aussi gros, ce n'est pas possible ! Mais elles montrent que ça s'est passé comme ça. » Son fils l'avait regardé, scandalisé par son scepticisme, aussi vague et limité qu'il fût, et je l'avais entendu dire d'un ton de reproche à son père qui le tenait par la

main, pendant qu'ils s'éloignaient sur le sentier : « Papa, un miracle, c'est un miracle ! » Nous laissâmes donc le mont et les miracles pour descendre en ville, dans la direction opposée.

Nous traversâmes un quartier très peuplé, appelé Stalingrad, et débouchâmes sur le littoral à la porta Carbone, appelée la Casbah. Là, dans une rue festonnée de linge étendu, une myriade d'enfants nous encercla ; une fillette nue essayait de grimper sur une charrette peinte, des vieilles aux visages pâles, longs et émaciés étaient assises sur les seuils. Sous une toile de tente fixée sur un bâton, un barbier rasait ses clients dans la rue. Dans une baraque en bois et en bidons, à la toiture jonchée de chaises et de meubles cassés atterris là Dieu sait comment, une femme géante vendait des fruits et fit mine de se retirer quand elle se sentit observée. Un gamin aux yeux ronds et à l'allure de grenouille se mit à sauter autour de nous, faire des grimaces, s'accroupir et bondir pour attirer notre attention. B. parlait des quartiers pauvres et des banlieues des grandes villes qu'il avait visitées ; et Gianni, pour qui ce mot étrange devait signifier autre chose, nous dit : « Cette banlieue n'est pas bien. Si vous voulez voir des banlieues, il y en a beaucoup à Palerme. Même au centre. Je les connais toutes,

les banlieues. Si vous voulez, je vous y emmène. » Nous traversâmes la via Roma et la via Maqueda, passâmes devant les immenses colonnes gonflées comme des pneumatiques de la façade délirante de la poste centrale, où les gens se pressent aux rares guichets, et arrivâmes rapidement, par une suite de rues et de ruelles, à la « banlieue » de notre guide. Derrière des fortifications de guenilles, derrière des écrans et rideaux mobiles de draps et de chemises, enfants et femmes habitent les ruelles. Vicolo Capraio, vicolo del Forno ai Maestri d'Acqua, où l'air vert et gris se cache et s'engouffre dans les étroits espaces entre les hautes maisons et les fillettes portent dans leurs bras des fillettes plus jeunes encore : le spectacle des *bassi* de Naples, de cent autres lieux et villes du Mezzogiorno, où fourmille une foule aimable et misérable. Sur chaque seuil, un artisan au travail, au milieu de nuées d'enfants tourbillonnant. Aux fenêtres, des visages de femmes, si nombreux qu'ils remplissent tout l'encadrement, des yeux vifs et pétillants, des mouvements de pudeur. Au coin d'une rue, assis sur une chaise branlante devant une pièce noire et exigüe, un vieillard fabriquait avec patience des paladins de France. Il avait devant lui une assiette pleine de têtes, comme s'il s'apprêtait à un repas cannibale, et les